

NOUVELLES

 COLLECTION
Désirs

Le poids de la brindille

Carole Dailly



Editions
 Chemins de tr@verse


sur Bouquineo.fr

Le poids de la brindille

Des histoires courtes de gens dits ordinaires en quête d'une liberté, d'un aboutissement, à l'épreuve de la solitude paradoxale et quotidienne des villes, et parfois de leur propre sensibilité. Rien, ici, du domaine de l'aventure, du polar, de la science-fiction ou encore du merveilleux, mais des moments-clés de vies dites, elles aussi, ordinaires, avec leur lot d'épreuves à la fois particulières et universelles : celles de l'amour, de la fragilité, de la maladie, du deuil, de la marginalité. Des parcours simplement humains, trop humains, aurait dit Nietzsche, menés tant bien que mal avec, pour alliés intermittents : l'amour, l'humour, l'imaginaire, la nature et, parfois, l'Autre.

« Chaque nuit, j'apprends ta mort. Manifestement, mon cerveau éprouve le besoin de m'injecter régulièrement l'information, comme s'il redoutait que je ne l'oublie ou que je ne la comprenne pas assez. Ce sont de brefs passages du message, qui me réveillent sans réelle surprise, comme lorsqu'on entend sonner le réveil quand on sait qu'on doit se lever ; ils passent, rapides et nets. Dans la journée ce n'est pas la même sensation, c'est l'arrachement. Dans la nuit, c'est être frappé par une planche de bois, une sensation mate, qui fait corps. »

Préface de l'éditeur

Beau, intelligent, sensible. S'il fallait trois mots pour caractériser ce recueil, ce seraient ceux-là. Carole Dailly touche au cœur, sans misérabilisme, avec humour. Chaque nouvelle est une découverte, on l'attend, on la craint car, dès la première, on a été touché. Beauté du quotidien, celle que l'on ne voit plus, ou sujet sensible, Carole Dailly est passée maître dans l'art de la défamiliarisation, qui, comme le réclamait Brecht, nous fait enfin ouvrir les yeux sur ce que nous ne voyions plus à force de l'avoir sous les yeux tous les jours.

Un ressourcement salutaire.

Yves Morvan

L'auteur

Carole Dailly est née en 1970 à Lyon. Elle grandit en Rhône-Alpes. À l'adolescence, elle découvre les arts et s'en éprend. Elle en pratique quelques-uns (dessin, modelage, théâtre) partiellement toutefois car l'écriture demande déjà beaucoup de temps. Après des études de Lettres modernes, elle enseigne en Lycée Professionnel, travaillant bientôt à mi-temps pour en consacrer davantage à l'écriture. Elle change de fonction dans le même but.

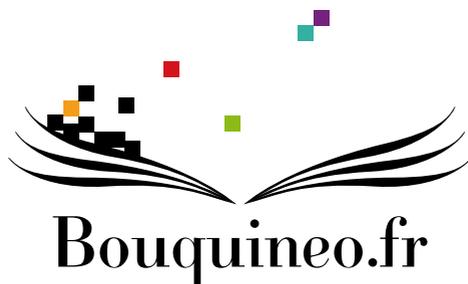
Elle écrit principalement des poèmes et des nouvelles qui paraissent, depuis les années 90, en revues (comme « Inédit » en Belgique, et en France « Soi-disant », « Écrits du Nord », « Viator » et plus régulièrement « Verso », revue lyonnaise) et sur des sites Internet.

En 2010 sort aux éditions Manoirante *Héritage des Silences*, son premier recueil de poèmes, qui sera le lauréat des prix francophones Amélie Murat et J-M de Heredia de la Société des Poètes Français 2012.

Au printemps 2011 sort son premier recueil de nouvelles, *Quelques-uns d'entre nous*, chez Eastern Éditions.

Editions
■ Chemins de tr@verse

sur



**Toute diffusion du contenu de cet ouvrage, sans l'autorisation
expresse de l'éditeur, sous quelque forme que ce soit,
viole les règles relatives au droit d'auteur et expose
le contrevenant à des poursuites judiciaires.**

© Éditions Chemins de tr@verse, Neuville-sur-Saône, 2014
Dépôt légal : janvier 2014

Édition de janvier 2014 (première édition)

Isbn PDF : 978-2-313-00484-5

Illustration de couverture © Carole Dailly

Éditions Chemins de tr@verse
4, avenue Burdeau
69250 Neuville-sur-Saône

Carole DAILLY

Le poids de la brindille

Nouvelles

Éditions Chemins de tr@verse

Cet ouvrage inclut une édition transformée et augmentée des nouvelles du recueil *Quelques-uns d'entre nous* (Eastern Editions, 2011).

« Instant fragile où tout peut naître ou mourir. »

Annie Nicolot Dailly

*À Béatrice Paule Michèle Bompas,
sans qui ce livre ne serait pas tout à fait ce qu'il est.*

TABLE DES MATIÈRES

LE CIMETIÈRE DES ÉLÉPHANTS	9
IL A NEIGÉ.....	20
LE DOUX NOM DE GUÉRISON	26
ELLE N’A PAS DIT SON DERNIER MOT	38
COMPLICITÉ.....	43
LE SECRET.....	50
PRÉSENT	58
À TRAVERS	69
PASSER L’ÉPONGE	77
LA SOURCE	87
PIERRE.....	91
MA VOISINE	104
UN ÉVEIL	107
AIMER, PEUT-ÊTRE	116
AMOR M’A TUÉE.....	138
ET MAINTENANT.....	145
STABAT MATER.....	155
QUARANTE JOURS	175
LA PETITE MÉLODIE.....	202

LE CIMETIÈRE DES ÉLÉPHANTS

J'ai failli perdre mon sang-froid. Puis j'ai accepté. J'ai pensé à compléter ma liste des expressions à revoir :

« Ce n'est *que* du vent. »

« Ce n'est *qu'*une goutte d'eau dans l'océan. »

« Ce ne sont *que* des mots. »

« *Sang-froid.* »

« C'est *bête.* »

« Quelque chose *entre* nous. »

Je me suis assis sur le bord du trottoir. Je n'avais touché à rien. Ni à la poignée de porte, ni aux boutons d'étage de l'ascenseur, ni même à la rampe d'escalier – elle m'aurait peut-être aidé pourtant. Tout est chloré dans les hôpitaux et moi, je voulais garder intacte l'odeur de sa main dans la mienne. J'ai pensé au temps que ça laissait.

Je me suis demandé si ce n'était pas plutôt elle qui avait tenu ma main et puis j'ai allumé une cigarette. Je ne suis pas remonté la voir. J'ai attendu. Je savais bien que c'était inutile mais qu'est-ce que ça changeait ? Un jour, elle m'avait rappelé que tout n'est pas obligé de servir.

Attendant sans attendre, alors je l'avais retrouvée. J'étais avec elle. Ça ne l'empêchait pas d'être ailleurs. Moi non plus. D'ailleurs, ça ne nous avait jamais empêchés. C'était cela aussi, nous deux.

« L'amour » aurait-elle dit... Bon, d'accord, d'accord, je le dis aussi. Et pas besoin de rajouter ce mot-là à ma liste.

J'espérais juste que ça se passait bien pour elle. Avec son poids plume, elle devait commencer un sacré tour du monde. Même pas lestée par les bagages, vu qu'elle n'en avait pas. Même plus dans la tête, ma rayonnante. Elle avait réussi. Elle t'avait transformé tout ça en bulles de savon et elle te les avait soufflées en l'air en riant, comme avec le jeu d'enfant, et ça avait clignoté un instant à nos yeux avant de rejoindre la transparence.

Me restait plus qu'à apprendre à faire pareil. J'ai pensé au temps que ça prendrait.

Il avait fait très froid. Avant de la rejoindre, j'avais insisté une fois de plus pour lui apporter ma couverture polaire. Cette fois, elle avait accepté. Jusque-là, elle répondait que ce n'était vraiment pas la peine. Ce jour-là, elle n'en avait pas plus besoin, d'ailleurs les faits en témoignèrent ; en vérité, son « oui », c'était de la douceur. Mon insistance l'avait alertée. Je n'arrivais pas à le dire alors elle m'avait entendu. Ça ne me passerait pas : les couvertures de l'hôpital, comme leurs draps, c'est un truc, je

n'arrive pas à m'y faire, j'ai beau essayer, mais... Ces pauvres gens, ils sont là parce qu'ils souffrent et en crèvent et on leur refile des draps rêches et lourds ; comme la bouffe. Comme leur corps.

J'ai continué d'espérer que tout se passait bien pour elle. Au fond, tout au fond, en fait, je ne m'inquiétais pas. D'ailleurs, dans ce coin des secrets et du silence retrouvés, perdu quelque part dans mon ventre, ou dans l'âme, je pouvais même être heureux pour elle. Mais c'était loin à atteindre.

J'ai pensé à tout ce qui restait à faire. Un de mes amis m'a dit un jour qu'on nomme « Sainte Colère » celle qui n'est tournée contre personne ; ni contre les autres, ni contre soi ; encore moins contre le monde entier. Léonie avait applaudi et demandé à rencontrer le penseur. J'avais fait mine d'être jaloux.

Ce qui est sûr, c'est que je leur enviais bel et bien ce pouvoir des rivières.

Me restait plus qu'à apprendre à faire pareil. J'ai pensé au temps que ça prendrait puis je suis revenu à la liste des impondérables. C'est elle qui me l'avait préparée. J'avais peur d'oublier quelque chose. Elle aussi, je crois, au début. J'avais plusieurs heures devant moi, cette fois facilement dénombrables, pour dévider le planning. La plupart des commerces et services – mais y avait-il encore une différence ? – n'ouvriraient pas avant dix heures. J'ai allumé une autre cigarette et j'ai relu les notes. J'ai décidé d'arrêter éventuellement de fumer pour lui faire plaisir ; hommage ; coucou, en quelque sorte. Elle était tellement intelligente qu'elle n'avait rien stipulé de tel dans ses dernières volontés vu que les dernières volontés, ça ne laisse pas le choix.

Sauf aux très forts. Et elle savait bien que je ne suis pas fort.

Elle avait élaboré la liste des procédures comme son budget obsèques : par étapes.

Elle avait d'abord téléphoné à toutes les pompes funèbres de la ville pour comparer les prix. Puis celui des types d'inhumation. Il revenait moins cher d'être incinéré. Elle avait donc opté pour l'« alternative ». Le problème, c'était le « choix » de l'urne. Premier prix : 180 euros. Aucunes obsèques vendues sans achat d'urne – ou de cercueil – de la maison. Impossible d'utiliser une petite boîte personnelle. « Ce serait un peu comme aller au restaurant avec sa baguette de pain », avait fait remarquer le vendeur.

Restaient les autres frais. Les indispensables, bien sûr, puisque manifestement on en trouve encore après la mort.

Il fallait compter environ 1980 euros. Pour une annonce dans la rubrique nécrologique, ponctuelle : 305 euros. Elle trouva une solution. Elle rit même aux éclats, avant de me faire attendre encore le temps d'un regard, à la fois mélancolique et soulagé, qu'elle n'adressa qu'à la fenêtre, mais que je pus voir dans le reflet, parce qu'il faisait nuit.

Elle me donna la clé de son grenier et m'indiqua l'emplacement de la malle aux trésors. Je n'avais jamais vu autant de cartes postales vierges. Des dizaines, certaines jaunies, aucune écrite, aucune punaisée, aucune cornée.

Ramenées de vacances diverses, quand la beauté des paysages et puis des choses fait venir à l'esprit un petit mot pour chacun, chaque ami, chaque parent – et que le temps de l'achat des cartes,

le plus souvent, remporte. Elle les avait conservées – les timbres aussi ! – espérant toujours... Mais le petit mot pour chacun resta obstinément disparu, tandis que la pensée, tout aussi pérenne, demeura. Alors, elle avait préféré le silence à l'envoi d'une banalité ne témoignant pas de la tendresse, qui, un instant, s'était articulée pour eux. Tout du moins était-ce ce qu'elle avait redouté, à chaque fois, à chaque fois de toutes les cartes postales de toutes les vacances de toute sa vie. Alors, pour l'occasion, elle le retrouverait, le petit mot pour chacun.

Restaient toujours 1980 euros. Il n'y aurait pas de frais de succession, son pécule étant inférieur aux sommes les induisant. Elle avait, bien sûr, inclus dans la totalité le dû de résiliations diverses, de comptes bancaires en abonnements électricité, gaz, etc., de son appartement. Donnée son dédit, mais il restait les mois de préavis, qui seraient nécessaires au déménagement de ses affaires. Elle avait toujours trié, classé, jeté. Elle avait toujours, et constamment, pensé à ses fils...

Ces économies ravalait le coût à 980 euros. C'était encore trop. Et encore, elle rejoindrait le caveau familial ! Acquérir une concession, ou toute autre place où ne pas être, leur était épargné. Ses aïeux avaient naguère acheté une sépulture au cimetière du village natal afin d'y être réunis à leurs descendants. Ses enfants n'étaient pas pauvres, ils n'étaient pas riches non plus ; ils vivaient « bien », ils « finissaient leur mois », comme on dit. (Elle me demanda elle-même de rajouter ces expressions à ma liste.) Mais il n'était pas question qu'ils aient à payer sa mort. Il n'y eut d'autre fois où elle me montra sa tristesse. Un timbre particulier dans sa voix m'avertit, cet enrouement-là n'était pas

celui du cancer.

– Comment font les gens, Mathieu ? Ceux qui n’ont pas les moyens ? Et les enfants de petits vieux sans autre fortune que leur petite retraite ?

– Ils s’endettent, Léonie.

– Et s’ils sont au chômage ? Ou s’ils sont encore étudiants ? S’ils sont déjà endettés ?

– Quelques ristournes, je crois, mais grosso modo, pareil, Léonie.

– Mais on ne peut pas ne pas mourir ! On ne paie pas pour respirer ! Ou bien pour aller aux toilettes, quand même !

Je n’ai rien dit. J’ai préféré lui laisser ses illusions.

– Pour le coup, reprit-elle, pendant la guerre, au moins c’était plus simple ! Enfin si je me souviens bien...

– Oui, là, je ne crois pas que l’État aurait eu le culot de demander aux familles de banquer pour l’enterrement des pères et fils auxquels il avait déjà demandé de se faire tuer pour lui. Enfin, 39-45 mis à part... C’est encore tout autre *chose*.

Elle se tut à son tour. Puis, et ce fut sa dernière question, une de celles qu’on pose sans attendre de réponse :

– Comment peut-on faire ça, Mathieu ? Comment peut-on laisser faire ça ?

Elle dit encore :

– Tous ces gens qui disparaissent, chaque année... Peut-être qu’ils partent comme ça, sans laisser d’adresse, pour mourir en paix, sans endetter leur famille... Tu ne crois pas ? Ça fait toujours moins de frais... Ils doivent aller quelque part dans la

nature... Comme les éléphants...

Puis elle changea de sujet.

Et elle calcula encore. Elle fit appel à des magasins de dépôt-vente. Ils rachetaient aussi les disques et les livres et même la vaisselle et les cintres. Tout ce que ses fils ne voudraient pas contribuerait à ravalier les dépenses qu'elle ne pourrait leur épargner.

Elle fit une nouvelle liste, cette fois à leur attention, notant les coordonnées des lieux et les classant du plus au moins avantageux. Elle ajouta celles de la Croix-Rouge et d'Emmaüs où ses vêtements et tout ce qu'ils ne garderaient pas, pourraient être triés, distribués, proposés. Sauf les petites culottes et les soutiens-gorge, bien entendu. Dernier point qu'elle se demanda longuement comment rédiger à ses fils, dans le cas où ils n'y penseraient pas d'eux-mêmes.

Il resta alors le tout dernier calcul. Elle l'avait gardé pour la fin. De son assurance maladie, au contrat réévalué dès l'identification du cancer de son poumon droit, elle recevait chaque jour une indemnisation des frais d'hospitalisation (sauf de la location du poste de télévision et du téléphone dont elle était exonérée par l'État-providence parce qu'elle avait plus de soixante-cinq ans). Ceux-ci étant inférieurs à la somme allouée, chaque jour vécu rapportait 4 euros.

Elle compta le temps que ça prendrait. Et elle s'y tint.

Il resta encore quelques cartes postales. Léonie me demanda d'apporter une petite boîte en carton où elle les rassembla. Elle inscrivit sur une feuille : « Servez-vous », cala un stylo, puis nous

allâmes la déposer sur la table basse de la salle d'attente. Quand je lui fis remarquer que le stylo disparaîtrait sûrement très vite, elle répondit : « Tant mieux, c'est que quelqu'un voudra écrire ! »

Immédiatement, je me souvins de ce bouquiniste situé dans une rue piétonne de la vieille ville. Je racontai aussitôt l'anecdote à Léonie. Devant sa vitrine était toujours installé un étal sur lequel il disposait les invendus, et, selon les jours, les ouvrages qu'il aurait aimé conseiller à la terre entière. Un jour, un passant entra l'avertir qu'un jeune venait de lui voler un livre et s'enfuyait en courant. Le visage du bouquiniste s'illumina : « Tant mieux ! Au moins un jeune qu'a envie de lire ! »

Avant elle, je ne savais pas qu'on pouvait sourire encore avec aussi peu de chair sur le visage. J'avais bien vu des images, comme tout le monde, mais... Je ne savais même pas qu'on pouvait être belle comme ça, les joues bouffies par la cortisone, la peau toute racornie par les tics, ceux qu'on a pour compresser la douleur et les lèvres qui murmurent parfois sans mot dire et se mordillent pour ravalier quelque fantôme, quelque espoir, quelque colère ultime dont elles ont le secret – et l'empreinte.

Et j'ignorais qu'on pouvait encore être têtue à ce point-là. Le médecin – un type bien, il comprit vite – ne lui proposa plus ce transfert en soins palliatifs – réellement bien faits pour les cancéreux en fin de chemin.

Il lui aurait encore fallu se renseigner, vérifier si elle économiserait toujours le nécessaire, là-bas... Elle tira un trait. Comme elle le faisait sur son calendrier depuis quelque temps, à mon grand étonnement, sur chaque jour passé, s'interrogeant d'une façon renouvelée sur l'histoire du Saint célébré par chacun.

Le temps à vivre encore lui donna celui de l'adieu aux remords.

Elle s'en voulait de n'avoir pas pensé avant au cimetière des éléphants.

Elle aurait aimé vider son appartement elle-même. Elle ne savait pas que le poids du matériel aide parfois les endeuillés à porter celui de l'irrévocable, si impalpable, et permet transition vers l'inconcevable.

Elle s'en voulait de me confier la tâche des inévitables.

Elle aurait voulu m'épargner aussi les questions que me poseraient ses fils. Elle ne savait pas que leur répondre me permettrait de la retrouver, là, dans l'espace de la parole, de l'invoquer encore, au moment de l'adieu au moins, les mots égrainés comme un chapelet, porté et reporté aux lèvres jusqu'à ce que nous soyons prêts au silence.

Elle regrettait de n'avoir pu offrir elle-même la boîte de chocolats à cette infirmière qui ne réagissait à ma présence à son chevet au-delà des heures permises que par un sourire malicieux.

Et puis, si elle avait su, au lieu de faire de la couture pendant sa retraite, elle se serait inscrite dans un atelier de poterie. Elle aurait passé un accord à fonds perdu – forcément – avec les entreprises funéraires, elle aurait forcé la main, elle aurait fait concurrence, elle aurait trouvé moyen, elle aurait convoqué la presse : de là, les pompes funèbres n'auraient pu piper mot. Dans les hôpitaux, elle aurait présenté ses moulages comme des petits vases accessoirement munis d'un couvercle, expliquant à tous qu'on pouvait aussi s'en servir, en attendant le jour J, de pots-

pourris où réunir les pétales de tous les bouquets fanés et jetés chaque jour à l'hôpital, les poubelles certains jours s'en transformaient en serres...

Leur parfum au chevet des patients ne serait pas moins réconfortant que celui des bouquets éclatants. Et, psychologiquement, ne serait-il pas bon d'en finir enfin avec cette manie d'écarter tout ce qui est flétri et d'en reconnaître la douceur de l'estompe... Léonie aurait fait remarquer comme ils pouvaient enfin se transformer aussi en « boîte à secrets », intimité non moins négligeable dans ce cadre. En particulier ceux qu'on souhaitait emporter avec soi dans la tombe. Et ne pouvaient-ils faire figure très cohérente de piluliers ou de rangement à seringues plus attrayants... donc plus thérapeutiques, n'est-ce pas ? Bref, elle aurait persuadé, épargnant les frais et ainsi les cœurs, envoyant au scandale le pied de nez qu'elle pouvait.

Elle regrettait de n'avoir eu le temps d'écrire la liste de toutes les pensées d'amour qui naissaient et renaissaient encore pour tous ceux qu'elle aimait et même pour ceux qu'elle ne connaissait pas si ça pouvait leur faire plaisir, parce que – elle en était sûre maintenant – ça le pouvait.

Elle aurait voulu ne plus éprouver de colère. Ni contre elle-même, ni contre les méchants.

Et puis enfin, serrer encore une fois un arbre dans ses bras et le remercier pour tout.

J'ai senti que le froid du bitume m'avait peu à peu imprégné, les fesses gelées surtout me rivaient au bord du trottoir comme un rocher éboulé à l'arête dernière. Je sais que Léonie a réussi. Elle

me l'a dit, lors des dernières heures, elle me l'a dit avec son être. Il disait la douceur et la joie. Je l'ai vu, après, sur son visage. Elle avait voulu me donner le bon exemple. C'était le cadeau qu'elle voulait tout particulièrement pour moi.

Me restait plus qu'à apprendre à faire pareil. J'ai pensé au temps que ça prendrait. J'ai sorti notre liste des expressions à revoir et rajouté : « Tout *contre* » et « *Sainte Colère* ».

J'ai décidé de m'inscrire à un atelier de poterie. Je me suis levé. D'une poubelle dépassait cette barre de fer sur laquelle mon regard, depuis que j'étais assis, s'était posé vu qu'elle était juste devant.

Trois heures environ restaient avant l'ouverture des commerces et des services municipaux. J'ai pensé au temps qu'il faudrait aux policiers pour me trouver. Il me laissait largement celui des démarches obligatoires que m'avait confiées Léonie. J'ai pris la barre de fer, j'ai remercié Léonie pour son cadeau, je lui ai promis d'apprendre à faire pareil et de le faire bien, après, dès que je serai fort comme elle, et je m'y tiendrai et puis je suis allé défoncer, sur toute la surface de notre ville, puisque je ne pouvais aller plus loin, toutes les vitrines de pompes funèbres, au moins.

IL A NEIGÉ

La neige a tout recouvert. Abondants, lumineux, les flocons se sont réunis en un sol nouveau.

Ils ont tout changé ; enfin presque. L'aube bientôt, encore un peu de silence moiré avant la levée des bruits de la ville. La neige, encore immaculée, bruisse à chacun de ses pas d'un craquement tout feutré. Esther aime ce bruit. Mais elle imagine les cristaux en étoiles qui se brisent sous son passage, là-bas, dans l'infiniment petit. Elle se souvient de la perfection de leur forme, elle l'a vue dans des livres. Alors, elle voudrait s'excuser. Encore un pas, puis un autre : elle ne peut les faire plus légers. Elle s'excuse.

Être consciente d'une possible absurdité ne change rien. Elle se souvient d'une tribu d'Indiens qui s'excusait rituellement auprès de la terre avant d'y semer graines, car pour ce faire, il fallait la creuser. L'ouvrir. Ainsi utilisaient-ils leurs doigts, moins incisifs que l'outil.

La neige a tout recouvert. Chaque bruit assourdi, finalement plus perçu. Certains alanguis comme ces murmures qui, paraît-il, nous viennent parfois dans le sommeil. Hélas, ses pensées, elles, n'en résonnent que plus. Elle ouvre plus grand les yeux, se concentre sur la beauté, sur le bruit de ses pas, et se rend au parc. Une envie des feuillages hauts et denses : eux aussi seront tout changés par la neige.

Parfois, elle redoute d'être toute seule. « La peur tue tout », disaient les Indiens. Alors, elle a envie de ne pas avoir peur. Enfant déjà, les silhouettes des arbres agités par le vent prenaient des allures d'êtres inconnus tant qu'elle n'en pouvait dormir. S'il y avait eu des volets à sa fenêtre, les fermer aussitôt n'aurait rien changé puisque, trop tard, elle les avait vus, et une fois seule suffit.

Ses poupées aussi, au hasard d'une ombre, avec leurs yeux toujours ouverts, devenaient quelquefois terriblement inconnues... Alors, elle se relevait, allait les embrasser et elle ne retournait se coucher qu'une fois la paix retrouvée.

Sur un banc, la neige n'a pas entièrement recouvert une casquette. Esther pense aux clochards. La neige, pour eux, est souvent un linceul. À la tombée, la chute est-elle vraiment amortie ? Non plus, sur le béton, c'est le bruit du choc seulement qui est adouci.

Juste cet impact sourd pour accueillir le passage de la masse toute gelée et toute seule.

Chez les Indiens, les chants de tous s'unissaient au silence de la mort. S'unissent.

Au sol, son ombre est passagère. Sous les lampadaires, elle se dédouble puis elle disparaît, évanescence, comme le souvenir de ceux auxquels elle pense, ou plutôt qui la visitent et la traversent.

De son doigt, presque par nécessité tant s'imposent parfois les gestes ressurgis de l'enfance, elle trace un mot dans la neige qui a enveloppé tout un muret, comme un vieillard fragile, d'une couverture. Ailleurs, le blanc est couleur du deuil, il parle aux hommes différemment ? Ou l'écoute-t-on différemment ?

Ou encore, les hommes lui font-ils dire décidément toujours et partout ce qu'ils veulent ? Esther s'excuse : les choses ont leur parole propre. Ne pas l'oublier.

La neige a tout recouvert. La ville est apaisée. Non... La neige a détourné ce qui feule, enveloppé ce qui crisse, voilé les publicités, les enseignes criardes, blanchi les cieux, réveillé les rêves d'enfant.

Esther siffle. On n'entend que ça. Elle siffle plus doucement. On n'entend encore que cela ; Esther s'excuse. Le silence est tel ! Le plus souvent, elle préfère se promener lorsqu'il pleut à verse, ou qu'il vente. Ses pensées ne deviennent pas alors les plus sonores. Elles semblent même s'accorder au-dehors. À l'unisson enfin. Un peu telles les feuilles d'automne avec le vent. Amples, comme lorsqu'il fait la mer avec les feuillages.

Les flocons sont maintenant denses comme les petits nuages de froid qui sortent de la bouche quand il gèle, nuages-ombres des mots, nuages-traîne du souffle. Ils lui rappellent ce conte de fées dans lequel les paroles des gentils se transforment en pierres précieuses et celles des méchants en crapauds...

Ce qui n'est pas gentil pour les crapauds. Toujours eux, les vilains. Encore un de ces mystères à décrypter toute seule. Ou

simplement, d'évidence, un coup de plus des préjugés de l'apparence.

Si elle était venue plus tôt, elle aurait peut-être rencontré le propriétaire de la casquette. Su si elle avait été oubliée par un amoureux ou un pompier.

Que penserait quelqu'un d'autre en regardant la casquette ?

Elle accélère sa marche : penser moins, si plus du tout est impossible. Parce que parfois, d'un coup, penser lui fait pareil qu'autrefois les arbres et ses poupées dans la pénombre. Alors, elle se lève, sort, va. Mais elle commence à fatiguer : quatre heures qu'elle marche. Esther, un jour, il suffit d'une fois, a découvert que l'on peut *tout* imaginer. Et cet espace de l'esprit qui la reconfortait s'est refermé sur elle lorsqu'elle réalisa que tout, c'est aussi le pire. Celui appelé « inimaginable » qui advient bel et bien quelquefois. Non pas forcément le drame mais le pire de l'imagination qui prend corps avec l'humain.

Depuis, elle en a, de ces imaginations qui l'horrifient d'elle-même. Elle se demande où elle va chercher ça, et la réponse ne laisse aucune respiration : forcément en elle.

Elle se le demande comme on le lui demanderait si elle en parlait. À tout moment, sur n'importe qui, sur n'importe quoi – sur n'importe quoi la perturbe moins. Des rafales de scènes tordues et dissonantes. C'est une fièvre qui l'a prise sans crier gare. Ou alors, c'est qu'elle est un monstre.

Elle sait qu'il existe quelque part et depuis toujours un temple dédié aux secrets. On s'approche du mur, on confie le sien à l'interstice entre deux pierres. On le confie au passé, au présent,

au futur, on le confie aux milliers de murmures libérés là et au silence qui les accueillit, qui les recueille, qui les accueillera. « Pauvre mur », pense-t-elle souvent. Elle se demande par quel miracle il ne s'est pas encore écroulé. Elle espère pour lui que, de temps à autre, on s'y rend aussi pour le bonheur de la confiance de joie.

S'y rendre à genoux lui serait moins difficile qu'oser parler. Parler, qu'avouer.

Le froid s'est radouci. Une plaque de verglas toute luisante s'est formée près du bassin où, l'été, mères et enfants viennent tremper leurs mains – les clochards aussi, mais plus loin. Le bassin s'est transformé en patinoire. Ce serait chouette d'y voir un mouvement de liesse générale, quand il fera jour, mamans et enfants, tournoyant et riant... Avec les clochards ! Et même les oiseaux du parc ! S'ils se posaient sur la glace, glisseraient-ils aussi ? Tout penauds, ou en chantant ? Avec grâce, comme toujours !

Mais si un clochard mourait en y tombant, s'étant penché pour voir son visage par exemple ? Son corps serait-il emmené par le mouvement, comme autrefois les Indiens partis mourir dans une barque, menée par le fleuve vers le grand passage ? Resterait-il figé comme un bonhomme de neige dans sa chute ? Son cœur se serre. Elle reprend sa marche. Mais elle imagine la glissade du clochard stoppée net par le rebord du bassin, le nez rouge carotte et le crâne heurtés sec, craqués, brisés. Ou encore, s'il tombait de face, les dents explosées et les gencives défoncées, le sang jaillissant. Esther tressaute, c'est reparti, elle secoue son visage, mais ça ne change rien, elle passe sa main sur son front, elle pense fort au clochard, elle s'excuse.

Dérape.

La neige a tout recouvert. Dans le parc, tout a comme changé. Sur le banc, la silhouette d'Esther aussi, bonhomme de neige un peu menu, certes, mais avec une casquette.